Histoires fantastiques et merveilleuses

Une histoire attendrissante entre un enfant et son papa géant, l'aventure rocambolesque d'un homme qui poursuit un chat à la faveur de la nuit, la découverte d'une grotte auréolée de mystères, ou le récit d'une nuit extraordinaire passée en compagnie de créatures marines sont quelques-unes des nouvelles de ce recueil.

Ici, les récits fantastiques alternent avec les récits merveilleux. Tantôt on plonge dans un univers enchanté, tantôt on frissonne ou on doute face à l'élément surnaturel.

Réf. 14126 - ISBN : 978-2-8223-0686-7
9 782822 306867

Cycle III

Illustrations Frantz Rey

Michel Piquemal

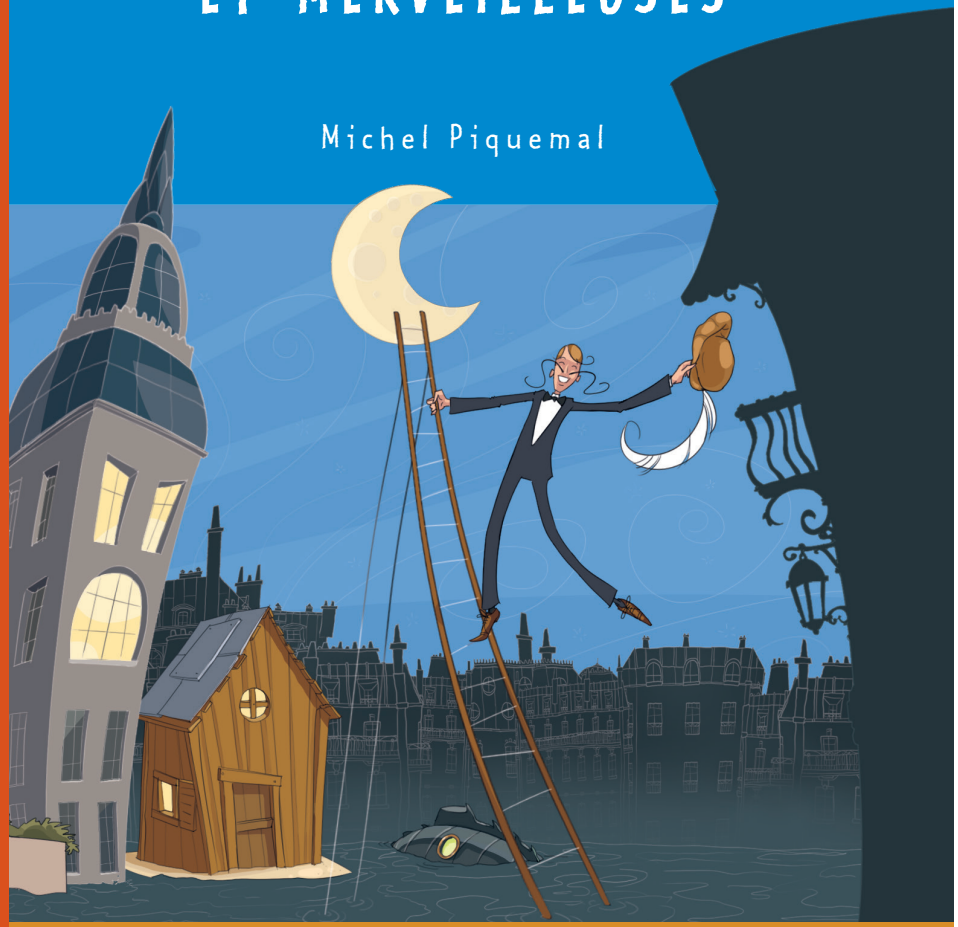
Histoires fantastiques et merveilleuses

éditions sed

Bouillon de lecture

Histoires fantastiques et merveilleuses

Michel Piquemal



sed

14126 - Couv - Histoires fantastiques - NUM.indd 1
11/08/2016 10:14

Sommaire

La Grotte des partisans 7

Benjamin et son papa géant 25

L'Appel du miaou-miaou 43

Dick et le magicien 59

Le Petit Garçon et le cheval de mer 79

Gros Louis 99

Mon maître est un sorcier 125

Qui est l'auteur ? 143

1.

La Grotte des partisans

Je sais bien ce que vous allez me dire : « Vous n'auriez pas dû, c'est de l'inconscience ! On ne descend pas en secret dans une grotte sans en avertir les parents. » C'est vrai ! mais je peux vous répliquer que si on les avait avertis, c'est sûr, ils n'auraient pas voulu. Et nous n'aurions pas vécu cette aventure. Les vacances, c'est aussi fait pour ça.

« La grotte des partisans », comme on l'appelle dans le pays, nous parlions de l'explorer depuis au moins trois ans avec mon cousin Bastien ; nous en parlions et nous en rêvions. On pensait que peut-être on allait y découvrir des casques, des fusils ou des squelettes. Car cette grotte avait une histoire. Pendant la guerre, elle avait servi de cachette pour les résistants du maquis. Hélas, ils avaient été dénoncés. Un matin, à l'aube, les Allemands avaient investi la grotte et les avaient tous fusillés. Certains prétendaient même qu'ils avaient jeté leurs cadavres dans le gouffre. On se faisait donc tout un cinéma. D'autant que, pour les gens du village qui ne l'aimaient guère,

la grotte était maudite. Ils n'y allaient jamais. Car celui qui avait dénoncé les maquisards était quelqu'un du pays. À la Libération, il y avait eu des vengeances, des règlements de compte. Des familles entières ne se parlaient plus depuis soixante-dix ans ! On a la rancune tenace en pays breton !

Vous allez me dire : raison de plus pour ne pas y aller. Mais au contraire, tout cela nous attirait. Nous avions envie de prouver que, nous, nous n'avions pas peur. Et chaque année, quand je revenais en vacances dans la ferme de mon oncle, on parlait avec mon cousin Bastien de tenter l'aventure ; et puis l'été se finissait sans qu'on en ait eu le courage. On pêchait, on se baignait dans les criques, on ramassait des crabes et des moules sur les rochers, on faisait du vélo et on oubliait la grotte. Sans doute étions-nous encore trop jeunes.

Mais cette année, j'ai dit à Bastien :

– Pas question de se dégonfler ! On a douze ans, on est grands ! On laissera une lettre dans ma chambre pour les parents. Comme ça, si on se casse une guibolle, ils pourront avertir les gendarmes et nous retrouver.

Avec ma famille, nous sommes arrivés à la ferme le 15 juillet. Dès le lendemain, nous préparions en secret notre expédition. Avec ordre et méthode. Car nous avions décidé d'être de vrais explorateurs professionnels. Comme mon oncle est agriculteur, nous n'avons pas eu de difficulté à nous procurer des cordes, des crochets et plusieurs lampes torches. Sa grange est une vraie caverne d'Ali Baba. On y trouve de tout. Moi, en prévision, j'en avais aussi apporté deux depuis Paris. On ne manquerait pas de lumière !

Pour n'alerter personne, nous avons caché tout notre matériel dans un cabanon en planches où personne n'allait jamais. Et le Jour J, nous avons dit aux parents que nous allions pique-niquer dans les dunes. Comme ça, nous avions une journée complète devant nous.

La grotte était à deux kilomètres de la ferme, dans des falaises qui bordent la mer. Nous avons chargé tout notre attirail sur le porte-bagages de nos vélos et nous avons rejoint les dunes. Il a fallu grimper dans la lande par un éboulis de rocailles qui cassait les jambes ; puis on est parvenus sur une plate-forme d'où l'on pouvait accéder à la grotte.

Là, on a bien failli faire aussitôt demi-tour.

L'entrée était hérissée de panneaux, marqués « DANGER », « DÉFENSE D'ENTRER », « ÉBOULIS »…, surmontés de têtes de morts. C'était sinistre et peu engageant.

Pourtant, pas question de se dégonfler ! Nous avons sans tarder déballé en silence notre matériel. Tout était prévu. De vieux habits bien épais, car nous avions des chances de revenir couverts de boue. Et sur la tête, d'antiques casques de motos, sur lesquels nous avions scotché une lampe, en guise de frontale.

Une autre torche chacun à la main, un paquet de cordes sur les épaules... et en route pour l'aventure !

Mais dès le début, il nous est arrivé quelque chose de très étrange. Pour entrer dans la grotte, il fallait écarter un véritable mur de genêts qui avait poussé là. Nous nous sommes engagés et vlan ! nous nous sommes retrouvés par terre tous les deux, le visage griffé par les branches. Chacun avec la même impression : quelque chose nous avait saisi les jambes pour nous faire chuter. On aurait dit que la nature elle-même refusait de nous laisser passer. Vous savez, comme dans le film *Blanche-Neige* où les branches des arbres pointent leurs doigts crochus pour empêcher la princesse d'avancer dans la forêt.

J'étais prêt à rebrousser chemin. Mais Bastien est le plus têtu des Bretons. Il s'est engagé plus avant et je l'ai suivi.

Pourtant, n'est pas Indiana Jones qui veut ! Plus nous avancions dans le noir, moins je me sentais l'envie de continuer. Nous n'entendions que le bruit de minuscules gouttelettes qui tombaient du plafond dans des flaques. Le bruit

de l'eau et le boum de nos cœurs qui cognaient dans nos poitrines. Le sol était glissant. À chaque instant, nous risquions de nous casser la figure. Quand on dirigeait la lampe vers le plafond, on voyait des grappes de chauves-souris recroquevillées la tête en bas. Beuark ! C'était dégoûtant !

Après avoir franchi la première salle, nous nous sommes engagés dans une galerie plus étroite. C'est là que nous avons entendu les premiers bruits, pareils à des voix lointaines venues d'outre-tombe. Bastien a crié :

– Il y a quelqu'un ?

Sa voix a résonné dans le silence mais personne n'a répondu.

Puis il y a eu comme un souffle, un chuintement qui s'amplifiait puis décroissait. J'avoue que j'avais les chocottes.

Bastien m'a murmuré, autant pour me rassurer que pour se rassurer lui-même :

– C'est le vent qui doit s'engouffrer par quelque trou ! Nous ne sommes pas très loin de la mer, tu sais ! Il doit y avoir des galeries qui rejoignent les falaises. Faudra faire gaffe à ne pas se retrouver au fond de l'eau.

Et il a ajouté avec un sourire forcé :

– J'ai pas envie de servir de casse-croûte pour les crabes, comme dit mon père.

Mais à mesure que nous progressions dans la galerie, le bruit se faisait plus fort. Et nous percevions à nouveau des éclats de voix assourdis.

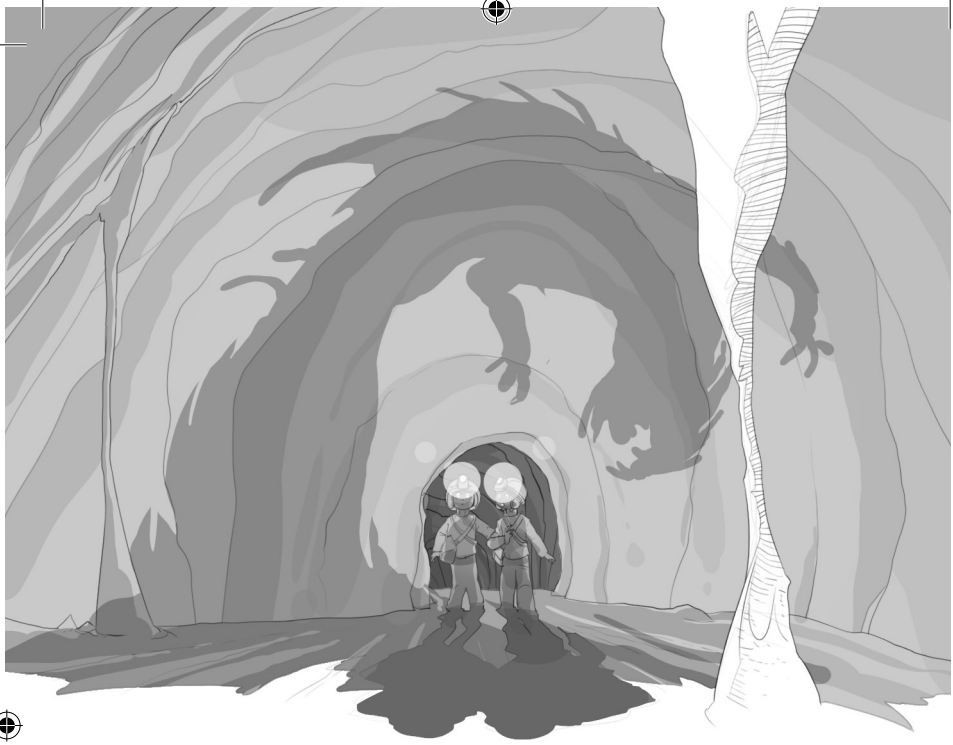
Là, j'ai perdu les pédales. Nous n'étions somme toute que deux gamins seuls dans le noir des entrailles de la terre... bien loin du monde que je connaissais, celui de la ville avec sa rumeur rassurante. Ici, un silence de plomb, un chuintement sourd et ce qui semblait des éclats de voix mystérieuses. J'avais beau tendre l'oreille, je ne distinguais aucun mot intelligible.

J'ai dit à mon cousin :

– Et si c'étaient les esprits des maquisards assassinés ? S'ils en voulaient à tous les gens du village ?

Le bruit s'est alors brusquement arrêté. Nous avons pénétré dans une immense salle, plus rassurante que ce long boyau humide et sordide.

Mais notre cauchemar n'était pas fini. Soudain, à l'extrémité de cette grande cavité, qui devait bien faire cent mètres de long, j'ai aperçu comme l'éclat d'une lumière.



J'ai donné un coup de coude à Bastien :

– Tu as vu ?

Et j'ai moi aussi crié :

– Il y a quelqu'un ?

Pas de réponse. Je sentais le sang qui me battait sur la tempe.

Je n'avais qu'une envie : déguerpir au plus vite. D'autant que, passé quelques secondes, une autre lueur est venue briller à l'extrémité opposée de la grotte.

Il y en avait désormais deux qui se répondaient.

Bastien a tenté une explication rationnelle :

– Il y a peut-être du quartz, ou quelque pierre qui réfléchit la lumière de nos lampes. Il faudrait aller voir.

Mais nos jambes avaient du mal à se mettre en marche pour « aller voir ». Nous étions tétanisés. Les deux lumières clignotaient et nous les regardions hypnotisés.

Comme s'il y avait besoin d'en rajouter, j'ai dit à Bastien :

– Grand-père prétend que lorsque les gens meurent, leurs petites lumières montent vers le ciel.

– On va repartir, m'a-t-il soufflé. Il faut pas déranger les esprits.

Et dans ma tête, je songeais que ce que nous avions voulu faire était malsain. Je regrettais notre escapade. Pourquoi avoir souhaité remuer ce passé enfoui et macabre ? Nous étions bien avancés, désormais. Notre situation n'était guère brillante. Nous avions tous les deux les jambes qui tremblaient.

Peut-être les âmes des résistants voulaient-elles se venger ? Qui sait si ce n'était pas elles qui nous avaient attirés dans les profondeurs de la terre pour accomplir une ultime vengeance ?

Le maquis avait été dénoncé. Par des gens du pays, qui plus est. Peut-être même par des membres de notre famille.

Comme s'il avait compris mes pensées, Bastien a chuchoté d'une voix mal assurée :

– Notre arrière-grand-père était résistant, et nos grands-oncles aussi !

Je ne sais s'il parlait à mon intention, ou bien aux âmes des morts... mais la réponse a été terrible. Une voix a crié du fond de la salle :

– Les Allemands ! Les Allemands ! Vite, les fusils.

Puis une énorme détonation a retenti.

Nous avons alors retrouvé nos jambes de douze ans pour courir comme des dératés vers la sortie. Mais le bruit assourdissant avait aussi affolé les chauves-souris qui ont envahi la salle comme une énorme nuée noire. En courant, nous en avions dans les cheveux, et nous devions agiter les bras pour les éviter. Nous les entendions qui couinaient. C'était terrible, un véritable enfer. Il me semblait que mon cœur allait exploser dans ma poitrine. L'une d'entre elles était entrée sous le col de mon pull et je me débattais en courant pour m'en débarrasser.

Le pire, c'est que dans l'affolement, Bastien s'est trompé de galerie. Au lieu de repartir vers la sortie, il s'est engagé dans un boyau en pente. Je le suivais à quelques mètres... et soudain je l'ai entendu pousser un cri et disparaître dans un trou. Je me suis aussitôt arrêté, car sinon j'aurais basculé dans le vide moi aussi.

J'ai hurlé :

– Bastien !

Mais en me penchant vers le vide, je ne voyais que sa lampe explosée au fond du gouffre plus de vingt mètres plus bas.

Je commençais à chialer, lorsqu'une petite voix a murmuré :

– Je suis là !

J'ai à nouveau fouillé le vide avec ma lampe et j'ai vu le bout de sa chaussure qui dépassait. En tombant, il avait d'abord buté sur un premier rocher qui l'avait projeté sain et sauf dans une anfractuosité en retrait.

Mais il était bloqué, dans le noir complet, sans lampe pour s'éclairer.

Visiblement mort de trouille.

Pour le rassurer, j'ai crié :

– Je suis là, Bastien ! Je vais te sortir de là. J'ai des cordes…

Et dans mon dos, une grosse voix a ajouté :

– Nous aussi on est là !

J'ai cru que j'allais rendre l'âme. Lorsque je me suis retourné, il y avait deux colosses devant moi. Je balbutiais, terrorisé et claquant des dents.

Mais la grosse voix a soufflé :

– T'inquiète pas, gamin. Nous ne sommes pas des fantômes. On connaît la grotte comme notre poche. On va sortir ton copain de là.

L'un des deux hommes s'est allongé au bord du trou, tandis que l'autre lui tenait fermement les pieds. Puis il s'est laissé glisser ; et en tendant les bras, il a attrapé les mains de Bastien qu'il a remonté comme si c'était un fétu de paille.

On s'est assis tous les quatre près du trou.

– Merci Titouan, merci Loïc, a murmuré Bastien qui visiblement les connaissait.

À mon intention, il a ajouté :

– Je te présente les frères Kerloc'h…

Et vous me croirez si vous le voulez, l'un des colosses s'est alors mis à pleurer :

– S'il vous était arrivé quelque chose, je ne me le serais jamais pardonné.

Se tournant vers son frère, il s'est exclamé :

– Ce qu'on peut être débiles, parfois, frérot ! Foutre la trouille à des gamins. Ce qu'on peut être débiles, tout de même.

– Alors, les bruits, les lumières, a interrogé Bastien, c'était vous ?

– Ben oui, les fantômes ça n'existe que dans les remords de ceux qui ont quelque chose à se reprocher ! Vous comprenez, cette grotte, elle nous sert de base pour...

– Ne vous fatiguez pas, l'a coupé Bastien, tout le village sait que vous faites un peu de contrebande...

– Eh oui, que voulez-vous ? Il faut bien vivre quand la pêche ne nourrit plus son homme. Mais les gendarmes aussi le savent, et ils viennent régulièrement nous rendre des petites visites. C'est pourquoi on a choisi cette grotte pour entreposer la camelote qui arrive par bateau. Et on n'a pas envie que les gens viennent fouiner par ici. On a donc tendu un câble au ras des genêts ! Celui qui vous a fait vous casser la figure et nous a avertis de votre arrivée. Et lorsque l'un de vous deux a parlé de fantômes de maquisards, on a trouvé l'occasion trop belle. Quelques jeux de lampes, des bribes de phrases en breton, un coup de fusil de chasse tiré en l'air et le tour était joué. Ce que nous n'avions pas prévu, c'est que vous faire courir dans le noir, au milieu des chauves-souris, pouvait mener à

un drame. Mais aussi, bon sang, a-t-il ajouté à notre intention, qu'est-ce que vous foutiez là ?

On s'est trouvés tout bêtes.

– Ah je sais, a-t-il dit, vous rêviez de récupérer des casques ou des armes.

Silence !

– Mais ça fait plus de soixante-dix ans que tout cela s'est passé ! Vous vous doutez bien qu'il ne reste plus rien.

Un sourire lui est passé sur le coin des lèvres :

– Les casques, et tout le fourbi, c'est moi et mon frère qui les avons récupérés quand nous avions votre âge. Nous étions aussi bêtes que vous, vous savez !

Il s'est gratté la tête :

– Dis donc, frérot, tu ne saurais pas où on a mis tout cet attirail depuis le temps ? On pourrait le donner aux gamins... en échange de leur silence. Car vous n'allez rien dire, n'est-ce pas ? Faut en parler à personne. C'est comme qui dirait un secret entre nous !

– Marché conclu, a murmuré Bastien.

Mais, comme il ne perdait pas le nord, il a ajouté :

– Vous êtes pêcheurs ; en échange, faudra aussi nous emmener de temps en temps en balade.

– Hé ben, dis donc, ils ne sont pas gênés à la ferme des Loqmarier !

Nous sommes remontés vers la sortie main dans la main en compagnie des deux frères. Et en chemin, ils nous ont raconté ce qui s'était passé ce 4 avril 1944 : comment les maquisards qui préparaient l'attaque d'un convoi allemand avaient été dénoncés, et comment ils avaient été mitraillés par les SS. Le plus jeune avait seize ans. C'était leur arrière-petit-cousin.

– Alors, nous ont-ils dit, faut pas les oublier, hein, gamins ! Leurs corps ont pu être récupérés après la guerre. Ils sont tous

enterrés dans une fosse commune dans le petit cimetière du village. Faudra aller les voir de temps en temps ! Y laisser un bouquet de fleurs. Ils méritent bien ça. Je suis sûr qu'ainsi ils vous pardonneront d'avoir rêvé de récupérer quelques trophées de leur massacre. Ils ont été jeunes, eux aussi.

En sortant, ils nous ont montré entre les touffes de genêts le câble qu'ils avaient tendu et qui nous avait fait trébucher. Il était relié à un système de cloches qui les avertissait de toute intrusion. Ils étaient peut-être un peu débiles comme ils disaient, mais c'étaient des malins.

C'est sûr, on allait bien s'entendre. Je n'avais jamais pêché en mer sur un bateau. Ça allait être des vacances du tonnerre de Brest ! Respirer l'air du grand large, c'est tout de même plus chouette que remuer un passé enfoui dans les entrailles sombres et humides de la terre.